

L'existence de l'Aberration Arthur fut soupçonnée pour la première fois à la fin du vingt-cinquième siècle, par un astrophysicien du nom d'Arthur Lindon, qui travaillait sur des données fournies par des sondes gravitant au-delà des ceintures d'astéroïdes marquant, à l'époque, les limites des espaces explorés par l'homme. Ses travaux n'éveillèrent aucun intérêt parmi la communauté scientifique, laquelle, il est vrai, était tout entière axée sur des domaines plus concrets de l'exploration spatiale. Sortant de trois siècles de conflits qui avaient ravagé la Terre et ses proches colonies, l'humanité avait un besoin vital d'expansion, de production immédiatement consommable, sous peine de dégénérer et de disparaître. On n'allait pas perdre du temps et de l'argent à plancher sur les théories fumeuses d'un chercheur inconnu. On oublia donc Arthur Lindon et son Aberration qu'il avait baptisée—assez immodestement d'ailleurs—de son nom.

On les oublia si bien qu'il fallut cinq siècles pour qu'on exhume ces travaux des archives où ils dormaient. Entretemps, l'humanité était sortie de sa crise et, avec une vitalité nouvelle, s'était lancée dans la conquête des étoiles, une conquête facilitée par la plus prodigieuse découverte de tous les âges. C'est au milieu du vingt-huitième siècle, en effet, que l'homme était parvenu à maîtriser l'hyperespace et que s'étaient écroulées les frontières qui, depuis toujours, avaient bridé son avidité expansionniste : celles de l'immensité infinie. Jusque-là, on avait essayé de multiples expédients pour contourner l'obstacle, depuis l'hibernation—mais tous les cobayes étaient morts—jusqu'aux vaisseaux géants où des populations de pionniers étaient sensées se succéder, génération après génération, jusqu'à découvrir, grâce aux lois du hasard, d'autres mondes viables en d'autres galaxies. Mais on n'avait plus de nouvelles de ces vaisseaux depuis belle lurette !

Tout changea lorsqu'on put translater d'abord de la matière inerte, puis de la matière vivante et, ce faisant, la déplacer sans risques majeurs aux quatre coins du cosmos. Cela ne se fit pas sans anicroches, mais les accidents survenus au cours des premières expérimentations comptaient-ils en regard des potentialités de cette voie nouvelle ? L'homme dominait enfin son destin, rien ne pourrait l'empêcher d'étendre son empire plus loin qu'il pouvait même en rêver. En moins de cent années, de nouvelles galaxies furent explorées, des mondes jumeaux de la Terre découverts, colonisés, exploités, la population humaine s'accrut dans des proportions que les démographes les plus optimistes n'auraient jamais pu imaginer, et tout cela, bien sûr, ne faisait que commencer. On avait enfin atteint l'âge d'or de l'Homo sapiens !

Quelque chose ne s'intégrait pourtant pas dans ce beau tableau. Un détail minime, mais qui détonait désagréablement. Il existait... quelque chose, tapi dans un recoin de l'Espace-temps, qui n'obéissait pas à la règle édictée par l'Homme, quelque chose qui dérangeait, qui faisait désordre. Personne ne pouvait préciser ce que c'était, mais il apparaissait que cette... chose ne répondait à aucun critère d'analyse humaine. Par exemple, cette... chose, qui n'avait pourtant rien de commun avec le phénomène des trous noirs, expliqué depuis longtemps, absorbait la lumière et l'énergie... mais pour les restituer de manière parfaitement incohérente. Des ondes de nature inconnue en jaillissaient parfois, mais illisibles. Les sondes exploratrices expédiées en direction du phénomène devenaient subitement muettes... ou tellement bavardes que leurs messages encombraient l'éther au point qu'on ne pouvait plus les décrypter.

Les chercheurs ayant à nouveau le temps de se pencher sur des travaux purement spéculatifs, s'attaquèrent à ce phénomène avec une gourmandise de gamins, chacun espérant l'expliquer et acquérir ainsi une impérissable notoriété. Ils déchantèrent vite. La... chose se rebellait à toute forme d'analyse, qu'elle soit d'ordre mathématique, philosophique, voire religieux. Elle *existait*, obscure, impénétrable, intangible, voilà tout !

Un chercheur se souvint par hasard des travaux d'Arthur Lindon et fit le rapprochement. Il reprit ces travaux, les analysa... mais ne se trouva guère plus avancé que son lointain prédécesseur. L'Aberration Arthur gardait tout son mystère, et les plus illustres cerveaux continuaient à se perdre en conjectures quant à sa nature secrète.

Comme toujours, lorsqu'un mystère se fait jour dans l'histoire humaine, deux attitudes se développèrent. Il y eut les mystiques, qui revendiquèrent l'origine surnaturelle, voire divine, du prodige, et les va-t-en-guerre, qui s'en méfièrent et prétendirent aller sur place pour la détruire, de peur qu'un beau matin, ce soit elle qui détruise l'humanité. Les mystiques prièrent et les va-t-en-guerre dépêchèrent des escadres armées. Les prières restèrent sans effet. Quant aux escadres, aucune ne revint jamais.

On finit par classer l'Aberration Arthur comme un phénomène inexplicable « en l'état actuel des connaissances » et, d'un point de vue plus pratique, comme une zone spatiale à éviter impérativement Pour la logique humaine, l'Aberration Arthur était un échec patent.

Elle fut remise à l'ordre du jour d'une façon tout à fait singulière, dans les services de la Seagull Company, société spécialisée dans la mise au point et l'exploitation de logiciels pour jeux holographiques multidimensionnels.

CHAPITRE PREMIER

Plan général...

Loin sur tribord, des écharpes de brume marquaient l'étendue sombre d'une île d'apparence tropicale. L'immensité bleue de l'océan s'étendait jusqu'à l'arrondi de l'horizon, irisée par les reflets du soleil matinal sur les vagues crêtées d'une écume blanche. Des bancs de nuages s'étagaient paresseusement dans le ciel, en strates superposées que dominaient les tours colossales de cumulo-nimbus, annonciatrices d'un de ces orages qui, en quelques instants sous ces latitudes, pouvaient se muer en ouragans et tout balayer sur leur passage.

Douze avions apparurent d'un de ces bancs de nuages. Gracieux cigares de métal vert foncé, leurs fuselages et leurs ailes étaient marqués de larges soleils rouges, les Hinomarus de la Marine Impériale Japonaise. Dans l'air raréfié de la haute altitude où ils évoluaient, leurs hélices apparaissaient, par effet stroboscopique, tournant lentement, et des traînées de condensation s'étiraient derrière chacun des appareils.

– Qu'est-ce que c'est que ces engins ? questionna une voix.

– Bombardiers standards de la marine Mitsubishi G4M-1, identifiés sous le qualificatif *Betty* dans le code réglementaire des forces armées américaines, répondit une seconde voix, froide, plate et désincarnée, synthétique.

– Et ça volait ? ricana la première voix.

– Cet appareil possédait d'excellentes qualités de vol et une autonomie remarquable pour l'époque. Sa faiblesse principale était une propension marquée pour l'incendie, due à une absence de blindage et de réservoirs de carburant auto obturants...

– Est-on là pour recevoir un cours sur des antiquités ? coupa l'autre voix sur un ton agacé.

– Pourtant, intervint une troisième voix, humaine celle-là et quelque peu irritée, il ne faut pas négliger le côté encyclopédique...

– Oui, oui ! Voyons la suite !

Les douze *Betty* perdaient de l'altitude, leur formation descendant en direction de l'océan. Ils redressèrent au ras des vagues, et un peu de fumée noire apparut à leurs pots d'échappement, trahissant que les pilotes accéléraient en mettant les gaz.

Très haut dans le ciel, quatre petites croix scintillantes apparurent soudain. Alors que les *Betty* viraient sur l'aile, sans rompre leur formation, et prenaient la direction de l'île embrumée, les croix se précisèrent. Il s'agissait de petits appareils monoplaces, gris clair, au fuselage trapu et aux ailes carrées, marqués une étoile blanche.

– Et ça, c'est quoi ? demanda la première voix.

– Grumman F4F *Wildcat*, répondit la voix synthétique. Chasseur embarqué de la marine américaine et du corps des Marines dans les années 1940 à 1943 de l'ère dite chrétienne...

Un grognement excédé coupa la parole à l'ordinateur.

– Il faudra couper ce côté didactique. C'est insupportable !

– S'il n'y avait que ça à supprimer... soupira l'autre voix humaine.

Un grondement de moteur résonna alors. Les quatre *Wildcat* avaient basculé sur l'aile et piquaient à pleine puissance sur les *Betty*. Ces derniers s'étaient écartés les uns des autres, et le premier d'entre eux s'était encore rapproché des vagues. Sous son fuselage, se devinait la forme allongée d'une torpille. Le bombardier volait à pleine puissance, si bas que les remous de ses hélices arrachaient des gerbes d'écume

aux lames. Devant son nez vitré, l'île se précisa, laissant apercevoir une baie encombrée de navires de tous types : chalands de débarquement, cargos, péniches, mais également fins croiseurs aux coques grises, destroyers, dragueurs de mines. Un va-et-vient continu striait la mer devenue huileuse, reliant cette armada à la côte sur laquelle se pressait une foule de soldats déambulant entre des amoncellements de matériels et de véhicules divers : jeeps, chars d'assaut, camions...

Des chapelets de petits nuages sombres éclatèrent soudain dans le ciel, encadrant les bombardiers en approche. Malgré ce tir violent, les *Betty* ne dévièrent pas d'un pouce. Un éclatement orangé apparut à l'arrière d'un des moteurs du second appareil. En une fraction de seconde, le bombardier s'empanacha de flammes. Il se délesta de sa torpille et tenta de virer en reprenant de l'altitude. En vain... Il percuta les vagues et s'y engloutit dans une gigantesque gerbe d'écume.

Les autres *Betty* continuaient leur attaque. Les cibles étaient à présent tout proches. Mais à cet instant, des rafales zébrèrent l'air, soulevant des chapelets de vagues à la surface de l'eau, remontant vers les derniers appareils de la formation.

– Ce sont les *Wildcat*, expliqua l'autre voix humaine. Ils sont en position pour passer à l'action.

De fait, les rafales criblaient le dernier *Betty*. L'appareil explosa soudain, et une pluie de débris crépita sur l'océan. Quelques instants s'écoulèrent, puis un troisième bombardier s'abattit.

– C'est un massacre ! dit sèchement la première voix. Quel intérêt... ?

– Attendez... Voyez plutôt.

Une sorte de vibration emplît fugitivement l'espace, et le gros plan d'un antique tableau de bord d'avion se matérialisa, surmonté par un viseur qu'encadraient, proéminents, les blocs de deux culasses de mitrailleuses.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Changement de séquence, répondit la voix synthétique.

– Les plans qui suivent nous identifient à l'un des pilotes d'escorte japonais, expliqua l'autre voix humaine. Ce pilote est notre élément principal. Son appareil est un Mutsi... Mitsi... quelque chose...

– Mitsubishi A6M-2 *Zéro*, précisa l'ordinateur. Nom du pilote Jiro Shirozawa, lieutenant au 51^{ème} Sentai...

– Assez de précisions oiseuses. Tout ça est trop long. Arrivons-en au fait !

– Nous y sommes presque... Je vous préviens, les séquences suivantes risquent de vous secouer.

Un reniflement sceptique fut interrompu par les mouvements coulés de deux mains gantées, l'une poussant sur le manche à balai, l'autre agissant sur les commandes de gaz et d'admission. Le vrombissement du moteur du *Zéro* monta dans les aigus, tandis que les aiguilles du variomètre et du badin s'emballaient, comme affolées. Devant le pare-brise du chasseur, le paysage se mit à décrire une sarabande effrénée, l'océan, l'île, les navires, les nuages d'éclatements de DCA tournoyant sur eux-mêmes, avant de se stabiliser, incongrus, à l'envers, au-dessus de la verrière de l'avion.

– Ahhhh... émit la voix. Ar... arrêtez ! C'est... c'est...

– C'est un piqué en vol inversé après mise sur le dos, répliqua l'ordinateur, neutre. La vitesse atteint six cent soixante kilomètres heure...

– Coupez ça ! Coupez ça ou je...

Un bruit d'érucciation se fit entendre et une odeur de vomi vint se mêler à celles d'huile, d'essence et de caoutchouc brûlé qui avaient envahi l'atmosphère, à l'instant où la séquence s'était matérialisée à l'intérieur du cockpit du *Zéro*. Mais aucune voix n'émit de commentaire. Seuls des halètements douloureux se firent entendre.

Des formes floues se découpèrent brièvement dans le champ de vision du supposé pilote, environnées de fumerolles et d'éclatements secs. Un instant, l'une d'elle se précisa, comme immobile dans cet étrange ballet aérien : un *Betty* déchiré de flammes, cabré dans le ciel, accroché à la traction de ses deux hélices, avant qu'il ne bascule et plonge à la verticale dans l'océan.

Puis un autre avion se découpa dans le viseur : un des *Wildcat*. Il virait si sèchement que des aigrettes blanches s'accrochaient aux extrémités de ses plans. Un écrasement violent, dû à la force centrifuge, provoqua un voile noir fugitif devant l'image... et une nouvelle quinte de la part du spectateur invisible. Le *Zéro* virait à la poursuite de son adversaire. A nouveau, le paysage bascula, mais, sans avoir le temps de stabiliser, il fit place au ciel nuageux. Le *Wildcat* virait toujours, lancé dans une chandelle désespérée. Inexorable, le réticule du viseur de l'appareil japonais le rattrapait. Moins maniable, moins rapide, sa proie ne pouvait échapper à l'appareil nippon.

La croix du collimateur se dessina sur le fuselage ventru du *Wildcat*. Le pouce ganté du lieutenant Shirozawa écrasa le bouton rouge de la détente des canons et des mitrailleuses. Un staccato sonore emplît

l'espace, accompagné d'une senteur de poudre, et les rais éblouissants des traçantes convergèrent vers le chasseur US. Des éclatements se produisirent à la base de son aile droite, des morceaux de métal volèrent dans les airs, le moteur cracha un nuage de fumée noire. Scintillante et virevoltante, la verrière de l'appareil se détacha... Enfin, une forme bien reconnaissable plongea dans l'espace, bras et jambes écartés. Le fuseau blanc d'un parachute se déploya, frôlant le capot du *Zéro* lancé à pleine vitesse. L'aile du *Wildcat* se détacha, tournoyant sur elle-même comme une feuille morte, tandis que le fuselage mutilé entamait son ultime piqué vers l'île lointaine, émettant un long panache de flammes.

– Il l'a eu ! cria la voix naguère irritée, à présent enthousiaste. C'est fantastique ! On se croirait...

– Attendez ! coupa l'autre voix. C'est maintenant que ça se produit. Regardez en haut de l'hologramme.

Un minuscule point sombre venait en effet d'apparaître, en haut et à droite du pare-brise du *Zéro*. Il se mit à grandir à une vitesse vertigineuse. On entendit un juron en langue japonaise archaïque et les mains du lieutenant Shirozawa s'agitèrent fébrilement sur les commandes. Le *Zéro* plongea, virant si serré que ses membrures émirent un craquement sourd. Le moteur s'emballa...

Un hurlement strident, semblable à celui de mille ouragans, surpassa le vrombissement du moteur. Le pilote cria dans son laryngophone. L'océan, vers lequel le *Zéro* piquait à la verticale dans le vain espoir d'échapper à l'incroyable phénomène, s'obscurcit, comme balayé par une nuée plus opaque que l'enfer.

Tout s'effaça. La lumière revint sous le vaste dôme, au centre duquel se tenaient deux hommes et une femme, recroquevillés dans leurs fauteuils coque, face à un alignement de claviers et d'écrans surmontés par une boule brillante flottant en apesanteur. L'un des deux hommes arborait sur le devant de son élégant habit une large macule de vomis.

Un moment s'écoula avant qu'aucun des trois personnages ne bouge. L'homme à l'habit souillé clignait désespérément des paupières. Son voisin tambourinait du bout des doigts sur ses accoudoirs et semblait accablé. La femme arborait une mine impassible, mais une lueur dure brillait au fond de ses yeux. Ce fut elle qui réagit la première. Se décollant de son siège, elle se pencha en avant. Elle était jeune, mais corpulente, encombrée, semblait-il, par une poitrine trop lourde. Ses doigts courts aux ongles coupés ras allèrent se poser sur une touche du clavier de son accoudoir. Un éclat scintilla au cœur de la boule, puis alla se poser en douceur au creux d'un réceptacle, en haut de l'appareillage.

– Bien, dit la femme, prenant la parole pour la première fois depuis le début de la projection. Nous avons pu constater le phénomène de visu. Quelle explication avez-vous à nous fournir, monsieur Lazewski ?

Elle fixait le second homme, celui dont les vêtements étaient propres. C'était un personnage au visage étroit, au crâne largement dégarni. Il tendit la main vers son clavier.

– Eh bien, selon l'ordinateur...

– C'est vous que j'interroge, monsieur Lazewski, coupa la femme. Pas votre ordinateur.

Le nommé Lazewski transpirait abondamment. Il haussa les épaules et répondit :

– Aberration Arthur.

Il y eut un nouveau silence. Ce fut l'autre homme, cette fois, qui y mit fin :

– Qu'est-ce que vous nous chantez là ? De quoi parlez-vous ? Bon sang... vous n'auriez pas quelque chose pour que je me nettoie ?

– Les... les toilettes sont de l'autre côté du dôme. Mais...

– Nettoyez-vous avec votre mouchoir et cessez de vous agiter, Martins ! trancha la femme. Nous n'avons pas de temps à perdre en futilités !

Martins rougit jusqu'aux oreilles et, se rencognant dans son fauteuil, il fouilla dans la poche de son pantalon. La femme en était déjà revenue à son premier interlocuteur :

– Qu'entendez-vous par « Aberration Arthur », monsieur Lazewski ?

– Malheureusement... rien d'autre que ce que je vous ai dit.

– C'est un peu court, comme explication.

– Je n'en ai pas d'autre, madame Ekberg. Tout ce que je peux faire, c'est vous relater l'enchaînement des faits tels que mon équipe les a constatés.

– Allez-y.

Lazewski se concentra un court instant.

– Cela fait trois ans que nous travaillons sur ce programme. Son principe de départ se base sur une séquence historique dûment authentifiée, que nous recréons dans un espace multidimensionnel, multi sensoriel et interactif collant à la réalité de la façon la plus absolue. De cette façon, le joueur cesse d'être un

spectateur pour devenir un acteur s'identifiant à tout ou partie des personnages du jeu, au point d'intégrer leur personnalité effective. Réel et virtuel ne faisant plus qu'un, le côté ludique se trouve amplifié d'un facteur de risque...

– Lazewski, coupa Martins d'un ton excédé, cessez de pontifier ! Vous n'êtes pas en face d'acheteurs potentiels. Dites-nous ce qui a cloché !

– Mais je n'en sais rien ! Si vous me laissez parler...

– Allez-y, Lazewski, trancha la femme.

– Ce que j'essaie de vous dire, c'est que, grâce à ce programme, je joueur vit et ressent ce que vivaient et ressentaient les protagonistes des séquences historiques sélectionnées comme bases d'interactivité... En l'occurrence, il s'agissait d'une attaque de l'aviation japonaise contre les forces armées américaines ayant débarqué sur l'île de Guadalcanal en l'année 1942 de l'ère dite chrétienne, pendant une des nombreuses guerres mondiales qu'avait subies l'humanité à cette époque barbare... (Lazewski s'interrompt brièvement, comprenant qu'il recommençait à lasser son auditoire). Ce que vous avez pu voir était historiquement exact. Cette attaque, ce combat aérien ont été vérifiés, revérifiés des dizaines de fois avant que soient entamées les synthèses holographiques des diverses phases du jeu, que les programmes soient élaborés, les interactivités imaginées, intégrées...

La voix de Lazewski fléchit. Le chercheur transpirait toujours autant. Il pressa ses mains l'une contre l'autre.

– Ce... ce... bug est apparu lors du séquençement final. Nous n'y avons rien compris. Nous avons pensé qu'une erreur de programmation s'était glissée quelque part. Nous avons tout repris et vérifié. Il n'y avait pas d'erreur... Nous avons envisagé d'autres hypothèses : démagnétisation, désynchronisation des holo-lasers, que sais-je... Chaque plan séquentiel, pris séparément, ne montrait aucune anomalie. Je crois bien que nous avons planché plus de cent fois sur le problème. Tout... je dis bien *tout* a été fait pour déboguer ce foutu jeu. En vain !

Lazewski semblait si profondément désespéré que Martins et la femme échangèrent un regard. Ils attendirent, en silence, que le chercheur se ressaisisse.

– Alors, reprit enfin Lazewski, en désespoir de cause, nous nous sommes tournés vers... l'origine du programme.

– Que voulez-vous dire ? demanda Martins, tout à fait oublieux de la tache de vomi sur son habit.

– Eh bien... si l'interférence ne pouvait venir de notre propre programmation, nous nous sommes demandé si elle ne pouvait pas provenir de... des séquences originelles du jeu. Pourquoi le bug ne se serait-il pas produit... à l'époque du combat aérien ?

Martins et madame Ekberg contemplaient le chercheur avec ahurissement.

– C'est... c'est complètement farfelu ! grinça Martins.

– Au point où nous en étions, et toute analyse rationnelle du phénomène ayant échoué, il ne nous restait plus qu'à tâter de... de l'irrationnel. Nous avons donc programmé nos ordinateurs de façon à ce qu'ils recherchent une éventuelle anomalie qui se situerait à la source historique de notre travail. C'était... n'est-ce pas... une sorte de... enfin, nous étions à peu près sûrs que ça ne pourrait rien donner... mais...

Lazewski se tut. Il n'y tint plus et s'épongea le front avec un mouchoir de papier aussitôt transformé en chiffon. Madame Ekberg se racla la gorge.

– Mais quoi ? Cela a donné quelque chose ?

Avec une sorte de fureur, Lazewski se retourna vers son terminal et se mit à frapper une série de touches digitales comme s'il avait voulu les enfoncer à l'intérieur du clavier. Sur les écrans, des suites de chiffres défilèrent sur un rythme accéléré.

– Oui madame ! gronda Lazewski. Ça a donné... ça !

– Et qu'est-ce que ça signifie ? grommela Martins.

Lazewski se mordit les lèvres et répondit, sur un ton froid qui contrastait avec son désarroi précédent :

– Cela signifie que le phénomène appelé « Aberration Arthur » nous fait la mauvaise plaisanterie d'interférer sur nos travaux.

Ni madame Ekberg, ni Martins, ni Lazewski ne prononcèrent une parole durant un long moment. Le chercheur se tenait les épaules voûtées devant son ordinateur. Ses deux compagnons le considéraient, les traits figés par l'ébahissement. Les chiffres continuaient de défiler, accompagnés par le doux ronronnement de la machine.

Lazewski reprit la parole :

– Notre incompréhension a été totale. Qu'est-ce qu'un phénomène cosmique inexplicable venait faire dans un programme de jeu virtuel ? Nous avons donc répété l'opération... et obtenu, à chaque fois, les

mêmes suites de chiffres correspondant aux coordonnées spatio-temporelles de l'Aberration. Les chiffres que vous voyez ne sont pas contestables. Nous les avons cependant donnés à vérifier à diverses sommités dans le domaine de l'astrophysique...

– Comment ça ? s'écria madame Ekberg en se redressant comme si elle avait été piquée par une guêpe.

Lazewski eut un faible sourire.

– Rassurez-vous, madame. Chacune des personnes contactées n'a reçu que des données fragmentaires et nous avons veillé à ce qu'aucune de ces données ne puisse être combinée avec les autres. Le secret de notre logiciel ne pourra être violé... Quoi qu'il en soit, les réponses qui nous ont été adressées n'ont fait que confirmer les chiffres de nos ordinateurs. C'est bel et bien l'Aberration Arthur qui bogue notre programme.

Martins secoua la tête d'un air accablé. Lazewski eut un soupir déchirant.

– Mais il y a encore pire... et c'est pour cela que je me suis permis de vous demander, monsieur Martins et madame Ekberg, en tant que directeur général et présidente de notre société, de venir au centre. Ce qui s'est passé lors de notre ultime vérification... dépasse mes compétences et celles de mon équipe.

Martins et la présidente échangèrent un regard tendu.

– Que s'est-il passé ? demanda madame Ekberg.

– Eh bien... Il faut vous dire que, jusqu'alors, lorsque se produisait le bug, nous coupions les séquences. L'un de mes garçons a émis l'idée de laisser se dérouler la suite du programme bogué, afin de voir ce qu'il advenait du logiciel. Pourquoi pas, après tout ? Nous avons donc procédé ainsi. Et alors...

Lazewski ferma les yeux, inspira profondément et, d'une main à nouveau tremblante, appuya sur une touche de son clavier. Une image holographique se forma. Stupéfaits, la présidente et le directeur découvrirent, posé sur son train d'atterrissage, un élégant, mais antique avion aux ailes et aux flancs marqués du soleil rouge, et dont l'hélice tournait encore, mais ralentissait pour finir par s'immobiliser. Une forme remua sous les arceaux de la verrière, qui s'ouvrit. Le pilote s'agitait sur son siège, regardant de tous côtés. Il arracha son serre-tête de cuir bordé de fourrure et les divers fils électriques qui le reliaient à son appareil. Dégrafant ses sangles de sécurité, il se dressa, regarda à nouveau sur sa gauche, sa droite. Ses lèvres remuèrent sans que l'on comprenne ce qu'il murmurait, mais soudain, se baissant à nouveau, l'homme ramassa quelque chose dans le fond de son cockpit. Il se redressa, tenant un sabre dans ses mains. Son image holographique s'agrandit, comme si les invisibles caméras qui le filmaient zoomaient sur son visage. Ses yeux reflétaient un total effarement.

– Est-ce que nous sommes retournés dans le programme de jeu ? demanda Martins.

– Pas exactement, répondit Lazewski d'une voix blanche. Ce serait plutôt le contraire.

– Comment ça ? souffla la présidente.

– L'homme que vous voyez est le lieutenant Jiro Shirozawa, du 51^{ème} sentai de l'aviation impériale japonaise. Son appareil et lui-même... ont été en quelque sorte capturés par l'Aberration Arthur et transférés... ici même, au sein de notre unité de recherche. Ils ont traversé dix siècles et demi de temps standard pour venir se matérialiser à notre époque, au sortir du jeu nous avions imaginé. Vous comprendrez que cela dépasse largement mes compétences de concepteur de logiciels et que... j'aie fait appel à vous, monsieur et madame, afin de vous poser cette simple question : que faisons-nous maintenant ?

Bouche bée, Martins et madame Ekberg fixaient la silhouette du pilote japonais qui s'était mis debout sur son siège et, se tenant du poing à l'arceau de son pare-brise, serrait de son autre main son sabre contre sa poitrine. Il portait sur sa combinaison de vol une bouée de flottaison en boudins de liège et, au flanc, l'étui de qui devait être une autre arme antique : un pistolet.

– C'est... du délire ! balbutia Martins. C'est une plaisanterie, Lazewski. Vous nous faites marcher !

– J'aimerais bien, monsieur, répliqua Lazewski d'une voix sourde. En fait de plaisanterie, sachez que le lieutenant Shirozawa a grièvement blessé de son sabre plusieurs des vigiles qui se sont approchés de son appareil avant que les autres parviennent à le neutraliser à l'aide de rayons inhibiteurs. Désirez-vous voir cette séquence ?

Martins secoua la tête. Madame Ekberg avait pâli.

– Comment vont ces vigiles ? demanda-t-elle.

– Si la médecine en était restée au stade où elle se trouvait quand le lieutenant Shirozawa se battait contre les Américains, ils seraient morts...

La présidente poussa un juron fort peu féminin et, se penchant sur son clavier, elle coupa l'image. Lazewski la fixait, et sa bouche tremblait.

– Que devons-nous faire, madame ? demanda-t-il à nouveau. Ce pilote japonais...
– S’il a blessé trois de nos vigiles, il doit être livré aux autorités ! explosa Martins. Il doit...
– Taisez-vous ! le coupa madame Ekberg. Cet homme ne fait pas partie de notre temps. Comment réagiriez-vous si vous aviez traversé mille années et que vous vous retrouviez en face d’inconnus qui cherchent à vous appréhender ? Surtout si, au temps d’où vous veniez, vous faisiez la guerre... Il est regrettable que ce Shirozawa ait blessé trois de nos hommes, mais sa réaction est compréhensible.

Martins ne semblait pas convaincu. Le visage rond de madame Ekberg se durcit un peu plus.

– Qu’est-ce que vous cherchez ? Désirez-vous révéler à tout l’Empire que la Seagull Company court-circuite la dimension du temps et qu’elle en profite pour ramener chez nous des barbares vieux de mille ans ?

– Bien sûr que non, madame. Mais...

D’un geste, la présidente fit taire son directeur. Elle se tourna vers Lazewski.

– Qui est au courant de cette affaire ?

– Uniquement mon équipe et moi... et vous deux maintenant. Mais chacun de mes collaborateurs a compris dès le début qu’il ne fallait rien ébruiter. Cette histoire est trop énorme...

– Je ne vous le fais pas dire. Etes-vous sûr de vos subordonnés ?

– Ils ont tous été formés par la Seagull et sont dévoués à la compagnie. Mais ce ne sont que des êtres humains...

– Eh bien, je souhaite pour ces humains et pour vous, qu’ils sachent tenir leur langue, sinon les conséquences pourraient en être fort désagréables pour chacun. Vous me comprenez, j’espère ?

Lazewski avala une salive qui paraissait épaisse.

– Tout à fait, madame.

– De toute manière, à partir de maintenant, vous ne vous occupez plus des suites de ce phénomène. C’est moi, et moi seule, qui prends les choses en main.

– Oui, madame.

– C’est valable pour vous aussi, Martins. Bon... Où se trouve ce pilote japonais ?

– Au secret dans une cellule d’habitation. Je... je dois dire qu’après une période où... où il s’agitait beaucoup, il est tombé dans une espèce de prostration... C’est tout juste s’il accepte de se nourrir, il ne communique avec personne... Du reste, nous avons beaucoup de mal à comprendre les rares paroles qu’il prononce parfois. Sa langue est très éloignée du japonais moderne.

Madame Ekberg se leva. Elle n’était pas très grande, ce qui la faisait paraître encore plus replète. Elle frota ses mains l’une contre l’autre et considéra ses vis-à-vis.

– Je veux que ce Japonais soit gardé au secret, mais bien traité. Qu’on s’occupe des trois vigiles blessés. La Seagull a pour habitude de se montrer très généreuse avec ses employés victimes... d’accidents du travail.

– Bien, madame la présidente, marmonna Martins. Mais... si je puis me permettre... que comptez-vous faire ?

La présidente eut un bref sourire.

– Improviser, mon cher Martins. Improviser...